

miration respectueuse : entre Bénédict et lui, peu de paroles s'échangeaient. Un geste, un signe, un regard établissaient entre eux je ne sais quelle intelligence secrète qui semblait unir dans la même pensée deux êtres si profondément séparés en apparence par la nature et la destinée. On eût dit qu'il y avait là un mystérieux lien dont notre héros était le noeud.

Cependant la convalescence de celui-ci avançait rapidement. Un soir, le chirurgien lui annonça qu'il pourrait partir le lendemain. Ce soir-là, la bonne fée vint encore ; mais elle comprit qu'il y aurait du danger pour son incognito à rester plus longtemps. Elle s'arma donc de courage, s'approcha du lit du convalescent qu'elle contempla un moment avec amour ; puis se baissant tout à coup, elle imprima sur son front ce doux et chaste baiser qu'elle n'avait pas osé lui donner le premier jour ; mais cette fois elle ne rougit pas ; seulement une larme à demi contenue étincela à travers ses beaux yeux et descendit sur ses joues ; parole charmante que peut-être la résignation laissait surprendre par le regret ! puis elle se détourna brusquement, serra la main de Pierre Aubrespy, et sortit légère comme une ombre.

Le lendemain, un peu avant dans la matinée, Napoléon Potard, en s'éveillant, se sentit à peu près guéri. La blessure était fermée et ses forces revenues. Il se leva, s'habilla, et pendant cette opération, s'étonna de ne retrouver personne auprès de lui. Il appela son hôtesse qui lui avait aussi donné quelques soins. Elle parut, les lèvres pincées et avec l'air d'une femme qui sait un peu, croit deviner beaucoup, et ne veut dire ni ce qu'elle sait, ni ce qu'elle devine.

—Madame, lui demanda-t-il, qu'est devenu monsieur Vernier, le chirurgien ?

—Il ne reviendra plus ; il a dit que monsieur n'avait plus besoin de lui.

—Mais ses honoraires ?...

—Ils sont payés.

—Payés ! et par qui ?

—Par... par monsieur Aubrespy.

—Aubrespy... ah ! celui-là, du moins j'espère que je vais le voir : où est-il ?

—Hélas ! Monsieur, une affaire pressante l'a forcé de partir ce matin ; il m'a chargé d'exprimer à Monsieur ses regrets, ses excuses et son dévouement.

—Et où et quand le reverrai-je ?

—Il ne l'a pas dit.

—Quoi ! lui aussi ! ce vieux soldat ! si bon, si empressé pour moi !... parti sans me dire adieu ! murmura le jeune homme, tout pensif ; puis s'adressant de nouveau à l'hôtesse :

—Et il m'est pas venu d'autre personne ?

—Pardon, Monsieur...

Napoléon Potard frissonna d'espoir ; elle lui remit plusieurs cartes ; M. de Domazan, M. de Stélinges, M. de Merville, M. Cyprien Sureau, étaient venus, presque tous les jours, savoir de ses nouvelles.

Ce n'était pas, à ce qu'il paraît, tout à fait le compte du questionneur ; il froissa ces cartes, comme s'il eût cherché un autre nom, garda un moment le silence ; puis il reprit avec effort :

—Et outre ces messieurs, il n'est venu personne ?...

—Personne.

—Et personne n'a demandé des nouvelles de ma blessure ?

—Non, Monsieur.

—C'est bien, Madame ; je vais partir : veuillez me dire ce que je vous dois.

—Vous ne me devez rien ; tout a été payé.

—Payé, et par qui ?

—Par... par monsieur Aubrespy.

—Oh ! c'est trop fort, s'écria Napo-